

les, découle d'une grande expérience guidée par un jugement sûr. L'enseignement qu'il vous a donné a été celui d'un homme qui voit clair et loin. Jamais, dans nos causeries au sujet des malades du service, je ne l'ai entendu émettre une opinion à la légère ou se contredire lui-même. Jamais, dans ces leçons, il n'a montré d'enthousiasme pour une théorie particulière ou pour un système tout spécial. Il vous disait tout bonnement ce qu'il croyait être la vérité, et, lorsque son opinion n'était pas formée, il avait la sincérité de l'admettre. Que de fois ne vous a-t-il pas mis en garde contre une idée hasardeuse, ou mal démontrée ! Mais, par contre, lorsqu'il s'agissait d'établir un diagnostic, de formuler un traitement, vous constatiez immédiatement sa grande expérience, son tact, son autorité incontestée. S'il repousse certaines théories parce qu'elles ne lui paraissent pas suffisamment démontrées, ou du moins parce qu'il leur refuse toute l'importance qu'on leur accorde, par contre il se préoccupe beaucoup de l'amélioration de ses malades, et ne néglige pour cela aucun moyen. Il apporte dans l'exercice de son art une grande conscience, et, je le répète, une grande sagesse.

Cela ne l'empêche pas de s'intéresser à tous les problèmes les plus récents de la médecine. A ce sujet, je n'ai qu'à vous rappeler les leçons qu'il vous donnait, l'hiver dernier, sur la cellule et sur l'inflammation. Vous avez pu constater qu'il possède, sur ces questions encore à l'étude, et non complètement résolues, des idées bien nettes, bien arrêtées. La définition qu'il vous a donnée de l'inflammation : "L'inflammation est un fait vital, c'est une altération des fonctions organiques," vaut bien celle qu'en ont donnée les maîtres d'aujourd'hui, Bouehard, Letulle ou Courmont. Si, par contre, sur certaines questions de pathologie générale, comme par exemple : l'infection, il vous a fait des réserves, c'est que, pour lui, les phénomènes infectieux ne suffisent pas à tout expliquer, et qu'ils ne sauraient changer les bases fondamentales de la médecine, qu'on ne saurait appuyer sur ce seul point tout un système médical. Voilà des opinions qui sont au moins éminemment respectables et qui prouvent combien, durant une longue carrière où il a vu bien des idées changer et se remplacer, le prof. Rottot a eu la préoccupation de tout ce qui peut nous donner l'explication de la pathologie. C'est le sentiment que j'ai appelé tout à l'heure son "inquiétude" de la science. Il dénote, chez celui qui le possède, une grande valeur intellectuelle. Je souhaite que, dans votre carrière médicale, vous possédiez tous cette même préoccupation pour vous guider dans

vos expériences, et vous aider à asseoir votre propre jugement.

Le prof. Rottot a toujours insisté pour que, dans l'enseignement qu'on vous donnait à cette clinique, on s'efforçât de développer, non seulement l'esprit d'observation et le savoir faire, mais encore et surtout le tact médical, le jugement. Et c'est en m'inspirant de cette recommandation de mon maître que je vais maintenant, aussi brièvement que possible, vous exposer les principes qui nous guideront dans notre enseignement.

\* \*

L'exercice de la profession médicale repose sur deux bases fondamentales, qui doivent être aussi solides l'une que l'autre et se prêter un mutuel appui : l'art et la science. Le médecin doit savoir, d'une part, observer les malades, reconnaître le mal dont ils souffrent et leur administrer à propos, sous la forme convenable, le remède indiqué. C'est l'art de la médecine, qui s'acquiert par la pratique et l'expérience. Le médecin doit en outre, avant d'énoncer un diagnostic ou de formuler un traitement, analyser chaque cas qu'il observe à la lumière de ses connaissances, juger de la nature et de la gravité de la maladie, et connaître les meilleurs remèdes à lui opposer. C'est la science médicale, qui s'acquiert par l'étude et le travail et s'applique avec sûreté lorsque le jugement est exercé par l'expérience et soutenu par la mémoire. Pour devenir bon médecin, il faut donc faire la part des connaissances acquises de la science et celle de leur mise en pratique, c'est-à-dire l'art : il faut être à la fois instruit et entraîné, acquérir du savoir faire et développer son jugement. Vos études seraient incomplètes si elles ne visaient pas à atteindre ces deux buts à la fois. C'est pourquoi l'on ne comprend pas, aujourd'hui, l'enseignement de la médecine sans la pratique des hôpitaux, où l'on met à profit la présence des malades.

Ils seront, ces malades, l'occasion pour vous de vous exercer à la technique médicale, c'est-à-dire aux méthodes d'examen et d'analyse, qu'on apprend mieux par l'exemple que par la lecture. Elles sont nombreuses, ces méthodes, et quelques-unes mêmes assez compliquées. Cependant, lorsqu'on les ignore, un malade est un livre difficile à déchiffrer. Les symptômes sont nombreux, variés et pas toujours apparents. Il faut les chercher souvent pour les trouver. Une observation n'est pas complète si l'on n'a pas examiné, un par un, tous les organes, tous les systèmes, et en s'y prenant de la bonne manière. Il y a là, pour vous qui débutez, des obstacles